

CINE NOMINE ET FAIR PLAY
EN ASSOCIATION AVEC VAMONOS FILMS PRÉSENTENT

CLOVIS CORNILLAC
MÉLANIE BERNIER
LILOU FOGLI
PHILIPPE DUQUESNE

UN PEU BEAUCOUP AVEUGLÉMENT

UN FILM DE CLOVIS CORNILLAC

[f /UnPeuBeaucoupAveuglement](#)

[@paramountFr](#)

[#UnpeuBeaucoupAveuglement](#)

CINE NOMINE ET FAIR PLAY
EN ASSOCIATION AVEC VAMONOS FILMS PRÉSENTENT

UN PEU BEAUCOUP AVEUGLÉMENT

UN FILM DE CLOVIS CORNILLAC

AVEC CLOVIS CORNILLAC MÉLANIE BERNIER LILOU FOGLI PHILIPPE DUQUESNE

D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE LILOU FOGLI

SCÉNARIO DE LILOU FOGLI, CLOVIS CORNILLAC ET TRISTAN SCHULMANN

AVEC LA COLLABORATION DE MATTHIEU OULLION

AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET TMC

EN COPRODUCTION AVEC ORANGE STUDIO - VAMONOS FILMS - CHAOCORP CINEMA - MONKEY PACK FILMS

EN ASSOCIATION AVEC LES SOFICA - MANON 5 - INDÉFILM 3 - SOFITVCINE 2

Durée : 1h30

DISTRIBUTION

Paramount Pictures France / Orange Studio

24 rue Jacques Ibert
92300 Levallois-Perret
01 40 87 47 00
paramountpictures.fr

SORTIE NATIONALE
LE 6 MAI 2015

RELATIONS PRESSE

MIAM : Nathalie iund
39 rue de Rome
75008 Paris
01 55 50 22 22
miamcom.com



SYNOPSIS

Lui est inventeur de casse-têtes. Investi corps et âme dans son travail, il ne peut se concentrer que dans le silence.

Elle est une pianiste accomplie et ne peut vivre sans musique. Elle doit préparer un concours qui pourrait changer sa vie.

Ils vont devoir cohabiter sans se voir...





UN PEU...



...BEAUCOUP...



...AVEUGLÉMENT.

ENTRETIEN AVEC CLOVIS CORNILLAC

Après toutes ces années à jouer, pourquoi décider de passer à la réalisation ?

Longtemps j'ai dit que jamais je ne réaliserais. Chacun son métier. La réalisation était pour moi l'oeuvre d'un architecte qui exerce son art. Or je ne suis pas très à l'aise avec cette idée de l'Art avec un grand A. Je ne me suis jamais considéré comme un « Artiste » mais comme un artisan d'art. Je me suis d'ailleurs régalé à travailler dans cet esprit pendant trente ans, en tant que comédien.

Depuis quatre/cinq ans, l'idée de réaliser me trottait pourtant dans la tête mais je n'avais pas envie de me tromper donc je l'ai mûrie longtemps. Si je réalisais un film, je voulais le faire en espérant réaliser quelque chose de nécessaire, correspondant à un besoin artistique.

Une fois ce besoin assumé et affirmé, il n'y avait plus de place au doute. Même si la route était encore longue, à partir du moment où j'étais moi-même convaincu, le projet devenait possible.

C'est un vrai premier film parce que je n'ai jamais réalisé de film auparavant mais en revanche c'est le premier film d'un type qui en a fait 100. J'ai cette chance-là. Ça fait trente ans cette année que je fais ce métier, que je tourne. Forcément, le plateau ne m'est pas inconnu, c'est un monde, notamment des gens (techniciens, comédiens) que je connais bien. J'ai accumulé beaucoup d'expérience et cela m'a naturellement beaucoup aidé.

Pourquoi partir sur ce projet en particulier ? On ne vous attend pas forcément sur une comédie romantique.

Un bon western, un bon polar, un bon film de science-fiction, une bonne comédie, une bonne comédie romantique... tout ceci ne fait que parler de nous quelque part avec pudeur. La comédie romantique en général et celle-ci en particulier est l'occasion de parler de plein de choses au détour d'un jeu ludique. A partir d'un concept assez simple, j'ai pris beaucoup de plaisir à travailler avec les codes du genre.

Dans les comédies où des gens n'ont rien à faire ensemble et évidemment tout à faire ensemble, c'est un régal parce que forcément, il y a un chemin. Et cette idée de chemin, cette notion de cheminement, d'évolution, m'a beaucoup intéressé. Prendre en considération les idées des personnages et les sortir de leur chemin balisé m'a beaucoup plu.

Ce que j'aime bien aussi au cinéma, c'est de voir des choses que je n'ai pas vues auparavant. Ce film-là avec cette idée-là de départ, je ne l'ai pas vu. Et pourtant, il s'inscrit pleinement dans le genre.

Avec notre sujet, ce qui était bien pour les scénaristes et moi-même c'est qu'on parlait d'une idée de Lilou. Il y avait quelque chose qui était porté par elle et qui était profond, intime. Cette idée-là, je ne l'aurais jamais eue tout seul et en même temps, c'est mon film. On peut dire que je me la suis pleinement appropriée.





Je suis quelqu'un de très ancré dans la réalité, pas du tout dans une sorte de petit rêve. Ce n'est pas mon fonds de commerce. Et bizarrement j'aime que les histoires soient folles, impossibles et merveilleuses. Il y a quelque chose de l'ordre du conte, de la fable (en l'occurrence la fable urbaine) qui me parle énormément.

Pour un acteur de votre notoriété, a-t-il été difficile de monter le film ?

Oui, ça n'a pas été facile dans le contexte économique du cinéma actuel. Aujourd'hui, même pour un comédien connu, il n'existe pas de passe-droit. Rien n'est jamais acquis et tant mieux. Pour un premier film, il faut encore plus convaincre, se battre, prendre des risques. Mais ce travail ne m'a pas fait peur, cela fait partie du boulot de réalisateur. Par ailleurs, j'ai essayé d'optimiser au mieux l'argent dont nous disposions. Evidemment, le fait que je joue le rôle de Machin a facilité le montage financier, d'autant qu'à l'écriture le personnage n'était pas si éloigné. C'était cohérent.

Réaliser et jouer en même temps était-il un exercice difficile ?

Non parce que le film s'y prête. Comme nous avons, Mélanie et moi, très peu de scènes ensemble puisque nous sommes séparés tout le temps par les deux appartements, je ne lui donnais pas la réplique moi-même. Lorsque l'on tournait

ses scènes, je me concentrais sur la direction d'acteurs et la mise en scène et un autre comédien lui donnait la réplique. Quant à mes scènes, je pouvais les tourner en fin de journée, après l'avoir libérée.

L'idée d'ailleurs de ne pas se donner la réplique était d'abord égoïste car cela me permettait de me concentrer sur la mise en scène mais ce n'était pas inintéressant dans le résultat. Comme dans le film ils ne se voient pas, là, elle n'avait pas la voix qui correspondait au physique.

Parlez-nous de Machin. Qui est-il ? Lui avez-vous apporté un peu de vous à l'écriture ?

Machin est quelqu'un qui s'est arrêté de vivre après un drame il y a 7 ans. Il s'est renfermé petit à petit sur lui-même et dans la construction de casse-têtes de plus en plus complexes. Il cherche seul une réponse à son existence alors que souvent la solution vient des autres. Créer un personnage comme Machin qui s'est renfermé sur un truc amer, en colère c'est drôle parce que c'est ridicule. La misanthropie me fait rire. Les gens en colère me font rire parce qu'il y a souvent, dans la mauvaise humeur, une forme d'intelligence.

En quoi Mélanie Bernier correspondait-elle au personnage de Machine ?

Au-delà du fait que Mélanie correspondait à l'image physiquement qu'on avait en tête pour Machine, mon souci était vraiment un souci de justesse par rapport à ce que je voulais faire. D'une part, Mélanie a une fantaisie qui lui permet de s'inscrire dans un récit « bigger than life ». Il ne faut pas avoir peur, on n'est pas dans un réalisme absolu mais dans une empathie qui doit être immédiate. D'autre part, je trouve qu'en tant que comédienne, Mélanie est au bon moment, dans sa carrière, pour endosser un premier rôle. C'est l'occasion de la révéler comme héroïne. Et puis, l'essentiel, c'est la confiance mutuelle entre le réalisateur et l'actrice. Il faut qu'elle ait suffisamment confiance pour se laisser aller là où je veux l'emmener. Je n'ai pas été déçu.

Vous connaissez Philippe Duquesne depuis longtemps. En quoi est-il pour vous le personnage d'Artus ?

D'aucune manière, vis-à-vis de Philippe, je n'avais envie de proposer à un pote un rôle pour lui dire « tu vas voir, je vais te faire jouer autre chose parce que t'es mon pote, j'ai envie que les gens te voient autrement ». Ça ne m'intéresse pas. Je suis beaucoup plus dur que ça dans l'idée du travail. En revanche, j'ai la conviction profonde que Philippe est un acteur sous-exploité. Ce que j'adore

c'est qu'il y a une humanité qui se dégage de lui qui est absolument indiscutable. Cette humanité est un aspect primordial de la personnalité d'Artus.

Parlez-nous du personnage de Charlotte. Fallait-il, à l'instar d'Artus pour Machin, un pendant à Machine ?

A travers Charlotte, il y avait cette envie de parler d'un schéma du bonheur qui ne nous correspond pas forcément. Comment a-t-on le droit de dire qu'on s'ennuie quand tout va bien ? On n'a pas le droit. On culpabilise.

Je trouvais aussi très joli d'avoir ces deux sœurs : l'une, soi-disant, au comble du bonheur et qui pourtant, quand le soleil se couche, baisse la tête et l'autre qui se dit que tout cela n'est pas pour elle, qui a tout investi dans le piano et qui, au détour d'un mur et d'une prise de risque, va éclore.

La relation entre Charlotte et Artus s'inscrit dans la réalité, en opposition aux personnages de Machin et Machine qui eux tiennent plus de l'ordre du conte.

J'ai proposé le rôle à Lilou parce qu'elle avait pleinement sa place dans ce film. Ce qui est agréable, c'est lorsque l'on peut révéler une nouvelle personne et faire connaître le talent d'une comédienne. Elle a exactement le bon physique pour le rôle et aussi la fantaisie nécessaire aux comédies romantiques. Cela aurait été vraiment dommage de se priver de son talent.

En quoi votre métier de comédien est-il un avantage pour diriger les acteurs de votre film ?

J'aurais pu avoir une révélation ou une déception ou même éprouver de la colère ou je ne sais quoi d'autre par rapport à la direction d'acteurs. Pas du tout. En fait, j'aime beaucoup et j'ai pris énormément de plaisir à les diriger.

J'ai mon découpage et je sais ce que je veux raconter à l'intérieur de la scène. Aux comédiens d'en découvrir les clés et de temps en temps dans leur interprétation de ces mouvements-là et de cette trajectoire-là, de révéler ce à quoi ils n'avaient pas du tout pensé. C'est ça qui m'intéresse dans le jeu, c'est ce qui se fait, ce qui se vit, ce qui est ressenti, ce qui est en train de se fabriquer. Souvent, j'ai parlé aux acteurs de la notion du « présent » dans le jeu. Notion qui est souvent oubliée. Quand je suis spectateur, j'aime bien ne pas savoir ce que le personnage va dire trois phrases plus loin. Or si l'acteur dit ses répliques en sachant déjà ce qu'il va dire après alors c'est ce que j'appelle « le jouer en général ». Si l'acteur commence à justifier toutes les phrases avec celles qui suivent ça veut dire qu'il sait où il va, et donc qu'on ne peut pas être au présent avec lui. J'ai envie que ça s'invente. Et c'est difficile d'apprendre un texte, de connaître un scénario tout en se disant « Je ne le sais pas ou bien disons que je le sais tellement, que je dois l'oublier. » C'est un travail qui m'intéresse.

Vous avez décidé de construire le décor des deux appartements. Comment les avez-vous conçus ?

Très vite le choix du studio s'est imposé. Le choix du format scope pour faire un film qui se passe dans deux appartements avait aussi beaucoup de sens pour moi. C'est aussi pour cela que le décor a été pensé avec l'idée de filmer avec des travellings, avec des choses qui bougent, des objets en amorce. Il y avait des perspectives. C'était dans mon cahier des charges.

Pour la décoration c'était pareil. J'ai parlé très vite à Pierre Queffelec, le chef décorateur et à Stéphanie Bertrand-Carussi, sa première assistante, de ce que je souhaitais.

Pour Machin, j'avais envie d'un côté caverne parce qu'il est en quelque sorte un Indiana Jones qui serait resté bloqué dans la grotte avec les araignées.

Pour Machine, je pensais plus à un nid. Je parlais beaucoup à un moment

donné des « Aristochats » avec cette notion d'un Paris idyllique où tu aurais envie d'ouvrir la fenêtre et de sauter de toit en toit pour traverser la ville. Je voulais un appartement singulier mais avec des signes qui nous parlent à tous. Que ce soit la tapisserie, la table en formica... ça me parle et je trouve ça très graphique. Cet appartement est resté figé, et pour cause puisqu'à chaque fois qu'il est loué les gens se barrent à cause de l'autre à côté.

Comment avez-vous choisi votre équipe ?

Trouver une équipe, c'est déjà 50% du travail.

Evidemment l'aspect humain est extrêmement important puisqu'une équipe, c'est une famille pendant un temps donné. Quand je dis famille, il y a cette idée que j'aime beaucoup dans le travail, c'est l'idée de dévotion : on est tous, les uns et les autres, liés au projet d'une personne. Il s'avère que là, c'était moi.

Tout le monde dans l'équipe de ce film a pu faire du cinéma. Je ne sens personne de frustré, ni à la déco, ni au son, ni à l'image, ni aux costumes, ni ailleurs. C'est une petite fierté aussi. Ce n'était pas le but mais pour moi, c'est la route. A ce stade, c'est une réussite de travail et une réussite humaine. C'est indiscutable.

Maintenant, si d'autres personnes qui n'ont rien à voir avec le film sont accrochées et qu'elles aiment, ce sera une satisfaction supplémentaire.

Aviez-vous des références précises pour la musique du film ?

La rencontre avec Guillaume Roussel a été exceptionnelle.

Autant j'avais déjà en tête les musiques préexistantes que je voulais pour le film (la plupart étaient écrites dans le scénario), autant l'échange avec Guillaume a été essentiel dans la conception de la musique originale. On s'est rencontrés avant le tournage, il a ensuite travaillé à l'image et nos conversations ont été incessantes pendant le montage. J'aime bien aussi l'idée qu'il ait une formation outre-Atlantique (Guillaume a intégré l'équipe Remote Control créée par Hans Zimmer) car je voulais assumer une musique inscrite dans le genre.

Que vous a apporté cette première expérience de réalisateur ?

Cette expérience m'a donné la mesure de mon profond attachement au cinéma, attachement qui m'a hanté du premier jour de préparation et certainement jusqu'à la sortie du film. La notion du spectacle est très importante pour moi. J'avais une idée sur le film qui était forte, une idée graphique, une idée sonore essentielle à mes yeux. J'étais attaché au « beau ». Même moi je suis surpris de dire ça mais c'est quelque chose qui me tient extrêmement à cœur. Quand j'ai appelé Thierry Pouget, le directeur photo, il y avait cette nécessité et cette envie de trouver les cadres, de trouver les lumières, de faire les bons choix, parfois radicaux en se disant : « oui c'est une comédie romantique, on a le droit de se marrer, le droit d'aimer les personnages, tout en étant créatif. »

Avec mon ingénieur du son, Dominique Lacour, c'était pareil. Dans les deux appartements, il y a du volume. Comment on le traite ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Comment on fabrique avec ça ? Je travaille, je décide de mon découpage, je décide de mes décors, des costumes, des acteurs, de la lumière, du cadre, du montage... Tout cela est essentiel. L'idée de faire un film pour moi c'est ça. C'est d'en assumer tous les recoins.

Tu te surprends à te passionner pour une petite cuiller, c'est ça qui est fabuleux quand tu réalises. Tout est important : le sol, les objets, la lumière...alors que je n'y prête aucun intérêt dans la vie. Là, tout prend du sens. Ce sont des choix permanents et ce sont les tiens. C'est génial. Tu es Dieu pendant quelques temps et ce n'est pas désagréable. Ça dure ce que ça dure. En même temps tu n'as pas la naïveté de penser que c'est pour toujours donc ça va.



UN PEU
BEAUCOUP
AVEUGLÉMENT



UN PEU...



...BEAUCOUP...



...AVEUGLÉMENT.



ENTRETIEN AVEC MÉLANIE BERNIER

Qu'est-ce qui vous a attirée en premier lieu dans le personnage de Machine ?

Ce qui m'a tout de suite plu c'est que Machine est un personnage qui a une vraie évolution tout au long de l'histoire. Elle est comme une chenille qui va se transformer en papillon. Elle n'est pas vraiment réaliste, c'est en quelque sorte une héroïne à la fois comique, tendre et rêveuse, ce qui me permettait en tant que comédienne des émotions différentes et de laisser libre cours à mon imaginaire. Je n'avais pas tant de références que ça. Nous les acteurs, on puise dans nos ressources enfantines et le côté conte du film le permettait pleinement. Machine me touche. J'aime sa fragilité et sa passion. Sa détermination et sa maladresse. J'aime ses rêves et ses peurs.

Avec Clovis, vous ne vous donniez pas la réplique. Qu'est-ce que ça a changé dans votre travail ?

Cette méthode a apporté beaucoup de fantaisie dans le jeu. Le fait d'être seule et de jouer face au mur ou à la caméra me permettait d'imaginer Machin comme je le voulais, de me créer un monde. Avant chaque scène on répétait avec Clovis, il me donnait des indications et lui ensuite jouait en fonction de ce que je proposais. C'est vrai qu'habituellement le jeu n'est fait que d'écoute et d'échanges entre les partenaires et en cela c'était un peu déroutant au début mais finalement cela a facilité ma créativité. Clovis ne voulait pas non plus que quiconque me donne d'indication et je n'avais pas le droit de regarder le combo. J'étais isolée, comme dans un cocon, ce qui m'a mise en confiance. De plus, Clovis sait très bien s'entourer. L'équipe a beaucoup contribué à la qualité du film. Tout le monde a été bienveillant. Je me suis sentie protégée.

Parlez-nous de Clovis Cornillac en tant que réalisateur.

Sur un plateau, Clovis est d'un calme absolu, d'une grande délicatesse. Il écoute beaucoup. Il sait surtout ce qu'il veut et a une vision très forte. Il n'y a pas un jour où je ne me suis pas sentie en confiance. J'appréhendais certaines scènes et Clovis a une telle connaissance de l'acteur qu'il vous permet de retrouver le chemin de la confiance. C'est très rare de bons directeurs d'acteurs. De même, j'ai rarement vu un film aussi bien préparé que celui-ci. Il n'y avait pas une hésitation. Par exemple Clovis a entièrement découpé son film. Il avait tout en tête et il a su nous le transmettre à nous, l'équipe. Le scénario indiquait déjà que Machine portait des lunettes et des cols Claudine et lorsqu'on a fait un essai avec la costumière, ça a marché tout de suite alors que je n'en étais pas si convaincue au départ. On a tous suivi sa volonté sans se poser de question. C'est une grande qualité aussi de savoir s'entourer et c'est le plateau le plus agréable que j'ai connu.

Les personnages de Machin et Machine sont un peu « bigger than life », ils s'inscrivent plus dans le conte que dans la réalité...

Oui c'est vrai mais j'ai aussi envie de croire que de tels personnages peuvent exister. Je suis souvent surprise par la fantaisie qui se trouve en chaque être. Il suffit d'observer les gens qui nous entourent, dans les cafés, les gares, aux arrêts de bus et de se rendre compte que tout le monde a une part de folie cachée. Et puis dans le film, ce que j'aime ce sont les décors. Eux sont figés contrairement aux personnages, ces deux inadaptés aux émotions, qui se transforment petit à petit. Au début, Machine est fragile, sensible, pleine de maladresses et a un vrai problème avec le contact physique, surtout avec les hommes. Elle a une certaine rigidité qui va s'assouplir au fur et à mesure du récit.

Etes-vous vous-même spectatrice de comédie romantique ? En quoi celle-ci est originale ?

Je suis en effet spectatrice de comédies romantiques parce que j'aime les histoires de deux personnages qui ne sont pas faits l'un pour l'autre et qui vont se rencontrer. Et c'est souvent le postulat de départ de nombreuses comédies romantiques anglo-saxonnes comme « Coup de Foudre à Notting Hill », « Quand Harry Rencontre Sally », « Happiness Therapy »...

Il y a beaucoup de manières différentes de raconter une histoire d'amour mais j'aime les personnages imparfaits, sensibles, inadaptés, fous et pas forcément réalistes dans lesquels malgré tout on se retrouve.

Dans la réalité, la majorité des couples vivent ensemble, se voient tous les jours et parfois le problème est qu'ils ne se voient plus. Dans Un Peu, Beaucoup, Aveuglément on part du contraire. C'est aussi ça qui m'a plu, le côté conte.

Ce que j'aime aussi dans le film, c'est que Machin et Machine ne sont pas à la mode, pas parisiennes. On ne les voit pas au téléphone ou en train d'envoyer des textos ou devant un ordinateur... Et c'est vrai qu'aujourd'hui, ces technologies peuvent elles-mêmes être un mur entre deux personnes qui empêche paradoxalement de vraiment communiquer. Et puis, ce n'est pas très cinématographique, pas très sexy. On ne sait pas vraiment bien le traiter aujourd'hui. En cela, Machin et Machine sont sûrement un peu désuets mais ça me parle.

Vous attendiez-vous pendant le tournage à ce que le film soit aussi drôle ?

Non pas du tout. D'ailleurs, c'est plutôt l'équipe qui nous le disait mais nous, on ne s'en rendait pas forcément compte. C'est très agréable de faire rire.



Vous ne jouez pas de piano, comment avez-vous travaillé pour que cela reste crédible à l'écran ?

Alors, ce qu'il faut savoir, c'est que j'ai une oreille musicale déplorable et que j'ai donc dû tout d'abord la développer. J'ai écouté des morceaux non-stop pour apprendre notamment à discerner les graves des aigus. Ensuite, j'ai donc appris qu'au piano, les graves étaient joués par la main gauche et inversement. Pour vous dire à quel point j'étais novice ! Après, j'ai passé beaucoup de temps à faire semblant de jouer. J'ai regardé des centaines de vidéos de pianistes pour voir où étaient leurs mains, comment ils les plaçaient sur le clavier, comment ils bougeaient...

Ma professeur de piano Marie Boudet m'a beaucoup aidée à donner l'illusion. Heureusement qu'on n'entend pas le son de ce que ça donnait ! C'est Adélaïde Panaget, une grande pianiste, qui me double.



**UN PEU
BEAUCOUP
AVEUGLÉMENT**

ENTRETIEN AVEC LILOU FOGGLI

Comment vous est venu l'idée de ce film ?

L'idée d'Un Peu, Beaucoup, Aveuglement est née, parce que ça m'est arrivé.... en quelque sorte ! Lorsque j'étais étudiante, je vivais dans un tout petit studio. J'entendais tout le temps mon voisin. Je me suis mise à l'imaginer et à faire des trucs du quotidien en même temps que lui. Je me disais que cette situation était bien pratique : je pouvais rêver à ma guise et créer mon homme parfait. J'ai fini par le rencontrer.... le bonheur n'est jamais celui qu'on imagine !

Comment avez-vous travaillé avec les scénaristes ?

Nous avons travaillé en ping-pong autour d'une table, toujours ensemble. La discussion était très ouverte. On lançait plein d'idées pour exploiter au maximum chaque situation. On en jetait beaucoup aussi en essayant de garder les plus pertinentes, celles qui faisaient avancer l'histoire. Notre volonté était de se rapprocher le plus possible d'une structure imparable.

Qu'aimez-vous particulièrement dans la comédie romantique en général et dans celle-ci en particulier ?

Ce que j'aime dans la comédie romantique, c'est que tout est possible, tout est plus beau. J'aime m'évader, rêver, rire. Ce que j'aime aussi, c'est que lorsqu'on parle d'amour, ça raisonne chez tout le monde. Chacun peut s'identifier. Dans Un Peu, Beaucoup, Aveuglement, ce que j'aime, c'est qu'il se passe toujours quelque chose. Je trouve Machin et Machine beaux, de par leurs défauts, leurs angoisses, leurs folies. Ce que j'aime le plus, c'est que le film est audacieux et surtout que je ne l'ai pas déjà vu.

Pouvez-vous nous décrire Charlotte ?

Charlotte est la soeur de Machine. Elle est l'archétype du schéma idéal : mariée à un bel homme, avec deux beaux enfants, vivant dans un bel appartement, ayant réussi professionnellement.... mais quel ennui ! Le problème, c'est que le bonheur se cache ailleurs que dans un schéma. Charlotte est moderne et inscrite dans le présent. C'est une femme libérée et qui s'assume.

Les personnages de Charlotte et Artus sont plus dans l'air du temps, par rapport à ceux de Machin et Machine qui s'inscrivent plus dans le conte. Etait-ce pour vous plus facile de jouer un personnage réaliste ?

Chaque personnage nécessite un vrai travail pour pouvoir l'interpréter même s'ils ne s'inscrivent pas dans la même réalité. Ce qui est difficile en revanche, c'est de les faire exister ensemble tout en restant dans une sorte de cohérence. Mais ça, c'est le problème du réalisateur !





Parlez-nous de Clovis Cornillac en tant que réalisateur et directeur d'acteur.

Tout d'abord, ce qu'il faut savoir sur Clovis, c'est que c'est un bourreau de travail. En tant que réalisateur, il a une réelle vision des choses, un vrai univers. Chaque détail a été travaillé en amont, jusqu'aux déplacements des acteurs. Quel bonheur de travailler avec quelqu'un qui sait ce qu'il veut et que vous avez envie de suivre. Il a aussi un grand respect pour son équipe et vice versa. Sincèrement, je n'ai jamais vu une ambiance aussi chaleureuse, cool, calme, professionnelle sur un plateau et c'est vraiment lui qui donnait le ton. En tant que directeur d'acteur, il a un vrai sens du rythme et est très pointilleux. Il nous rappelait toujours de jouer « au présent ». Clovis est très patient et respecte ses acteurs. Il ne laisse rien au hasard bien qu'il nous permette aussi de proposer si on a envie de tenter quelque chose.

Avez-vous été surprise en découvrant le film ? Qu'est-ce qui a changé par rapport au scénario ?

Oui, j'ai été surprise en voyant le film. C'est la première fois que j'écris. Voir ce qui était dans ma tête à l'écran, c'est assez incroyable. Surtout que c'est encore mieux. Un scénario c'est comme des fondations, et la réalisation c'est le bâtiment. Quand j'ai vu ce si joli bâtiment, j'en ai oublié le scénario. Clovis a su le sublimer et l'interpréter à sa manière. Il a su trouver de nombreux détails qui rendent le film unique et atypique.





ENTRETIEN AVEC PHILIPPE DUQUESNE

Vous connaissez Clovis depuis longtemps. Lorsqu'il vous a proposé le rôle d'Artus, aviez-vous une appréhension quant à sa capacité de réaliser ?

Pas du tout. Je le connais justement suffisamment bien pour savoir qu'il est très volontaire, qu'il ne fait pas les choses à moitié. Je me suis tout de suite dit que s'il faisait un film, il le ferait bien et que rien ne serait laissé au hasard. Je n'avais donc aucune crainte de ce côté. Et puis le fait qu'il soit acteur depuis longtemps lui permet de bien savoir s'entourer. Il a tellement préparé le film qu'il n'y avait plus qu'à ! Parfois, une prise suffisait car il avait ce qu'il voulait. Je sais que toute l'équipe a adoré travailler sur ce film et serait prête à repartir avec lui sur n'importe quel projet.

Avez-vous le sentiment qu'il vous a proposé un rôle que vous n'avez jusqu'alors pas eu l'occasion d'incarner ?

J'ai le sentiment en effet qu'Artus est un personnage que je n'ai pas eu l'occasion d'interpréter. Surtout, il était très bien écrit dans le scénario. Il y avait matière à jeu. C'est un très joli rôle. Bien qu'il soit inscrit dans la comédie, il est différent des autres rôles comiques que j'ai pu jouer. Artus est sympathique mais il est plus profond qu'il n'en a l'air. J'aime aussi comment l'amitié masculine est traitée dans le film. Avec Clovis, on est amis dans la vie donc je pense que cela a aidé. Par exemple, il n'y a que des amis qui peuvent se parler comme Machin et Artus. Se dire les choses franchement. C'est très juste.

Pour la scène du dîner, vous deviez donner la réplique à Mélanie Bernier et Lilou Fogli sans les voir, ce qui est le principe même du film. Était-ce perturbant ?

Non, c'était très amusant à faire et je pense que ça se voit dans le film. C'est une situation incongrue mais forte qui laisse de la place au jeu. C'est intéressant parce qu'effectivement, je pense qu'on s'écoute mieux quand on ne se voit pas. C'est assez drôle car finalement, dans le film, cette situation inhabituelle devient rapidement normale.



Quelle a été votre réaction lorsque vous avez vu le film ?

Je l'ai vu de la façon la plus neutre possible. En tant que comédien, beaucoup de choses nous échappent : le montage, la musique... Je n'avais rien vu car il n'y a quasiment pas eu de post-synchro et je n'avais pas le droit de regarder le combo pendant le tournage. Ce que je peux dire, c'est que j'ai le sentiment que Clovis a réalisé exactement le film qu'il voulait. Et dans le genre, c'est vraiment réussi. On ne pense pas du tout que c'est un premier long métrage. Il y a beaucoup de maturité. Tout est bien pensé, chiadé et ça fonctionne. Il y a du travail et ça se voit.

Quels sont, à votre avis, les ingrédients d'une bonne comédie romantique ?

Je dirais la légèreté, le rythme et de bons acteurs. Le film est presque un huis clos et on ne s'ennuie pas une seconde. J'étais d'ailleurs surpris que Clovis parte sur une comédie romantique. C'est d'autant plus intéressant car on ne l'attend pas là. Quand j'ai vu le film, je me suis dit qu'il m'avait fait un très joli cadeau.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

MACHINE	Mélanie BERNIER
MACHIN	Clovis CORNILLAC
CHARLOTTE	Lilou FOGLI
ARTUS	Philippe DUQUESNE
EVGUENIE	Grégoire OESTERMANN
DAN	Oscar COPP
L'INCONNU ITALIEN	Boris TERRAL
CAISSIER PICARD	Manu PAYET
PAUL	Arnaud LECHIEN

Produit par
Pierre FORETTE et **Thierry WONG**

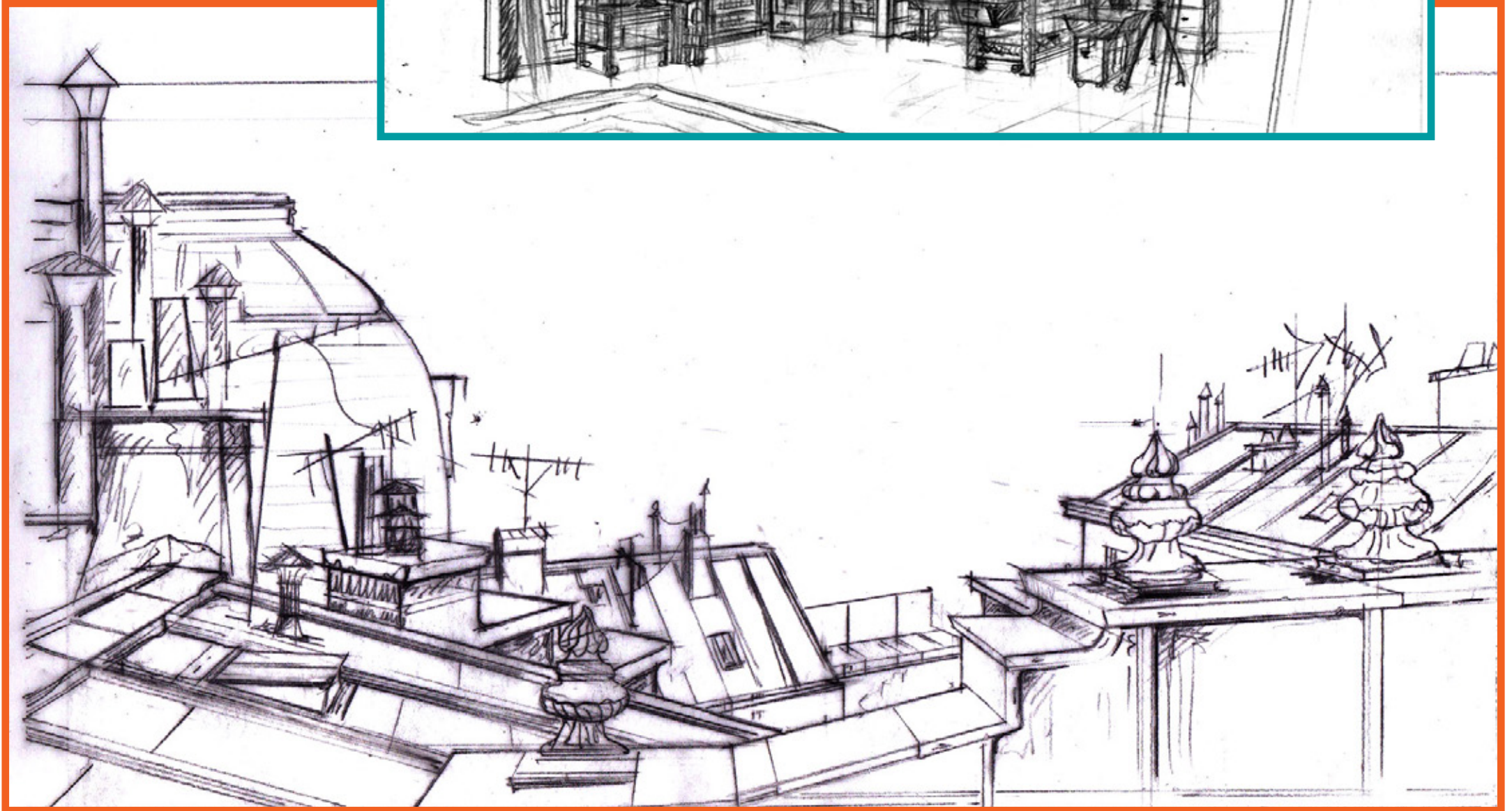
ÉQUIPE TECHNIQUE

Directeur de la photographie	Thierry POUGET
Chef opérateur son	Dominique LACOUR
Musique originale	Guillaume ROUSSEL
Supervision musicale	Jérôme LATEUR
Chef monteur image	Jean-François ELIE
Chef monteur son	Nicolas DAMBROISE
Mixeur	Cyril HOLTZ
Chef décorateur	Pierre QUEFFELEAN
Première assistante décorateur	Stéphanie BERTRAND-CARUSSI
Chef constructeur	Fabio CARUSSI
Créatrice de costumes	Nathalie DU ROSCOAT
Costumière	Aurore VINCENT
Premier assistant réalisateur	Philippe LARUE
Directeur de production & post-production	Ludovic NAAR
Scripte	Florence METTLER
Chef maquilleuse	Mabi ANZALONE
Chefs coiffeurs	Margo BLACHE, Gérald PORTENART
Accessoiriste plateau	Benjamin EVRARD
Régisseur général	Jean-Marc GULLINO
Directeur des effets visuels	Alain CARSOUX
Étalonnage numérique	Gilles GRANIER
Doublure piano Mélanie Bernier	Adelaïde PANAGET
Parties Symphoniques interprétées par	PARIS SYMPHONIC ORCHESTRA
Photographe de plateau	Eric CARO
Distribution	Paramount Pictures France / Orange Studio
Edition vidéo	Orange Studio
Ventes internationales	Other Angle Pictures / Orange Studio



**UN PEU
BEAUCOUP
AVEUGLÉMENT**

LES DÉCORS



LES MUSIQUES

Musique originale, composée, arrangée et réalisée par Guillaume Roussel

Musiques additionnelles

« D'aventures en aventures »

Serge Lama / Yves Gilbert

© UNIVERSAL MUSIC PUBLISHING

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'UNIVERSAL MUSIC VISION

« Dansez Gym Tonic »

Alain Goragner

© UNIVERSAL MUSIC PUBLISHING

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'UNIVERSAL MUSIC VISION

« Je suis malade »

Serge Lama / Alice Dona

Interprété par Serge Lama

© MERCURY MUSIC GROUP

© PESL

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'UNIVERSAL MUSIC VISION

« These Boots are made for Walking »

Lee Hazlewood

Interprété par Nancy Sinatra

© CRITERION MUSIC CORP

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'UNIVERSAL MUSIC VISION ET BOOTS ENTREPRISES INC.

« Respect »

Otis Redding

Interprété par Aretha Franklin

© ATLANTIC RECORDING CORP. FOR THE US AND WEA INTERNATIONAL FOR THE WORLD OUTSIDE THE US.

© COTILLON MUSIC, INC / IRVING MUSIC, INC

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'UNIVERSAL MUSIC VISION,

WARNER MUSIC FRANCE ET WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE

« L'Amie d'un Italien »

Raffaele Gualazzi / Camille Dalmais

© SUGAR S.R.L. UNDER EXCLUSIVE LICENCE TO PARLOPHONE / WARNER MUSIC FRANCE,

A WARNER MUSIC GROUP COMPANY

© SUGAR MUSIC / PEER MUSIC / SEMI

AVEC L'AUTORISATION DE WARNER MUSIC FRANCE, A WARNER MUSIC GROUP COMPANY

« Salsa Del Sol »

Stan Galouo / Sr Ortegon

© & © KAPTAIN

« Quando a Saudade »

Luiz De Aquino Junior

© & © KAPTAIN

« Feelin' »

Marcus Levy / Aurélien Mergault

© & © KAPTAIN

« La Tempête » opus 31

Ludwig Van Beethoven

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« Nocturne » opus 9

Frédéric Chopin

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« La Lettre à Elise »

Ludwig Van Beethoven

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« Clair de lune » opus 27

Ludwig Van Beethoven

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« Rondo Capriccioso » opus 14

Félix Mendelssohn

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« Fantaisie impromptu » opus posthume 66

Frédéric Chopin

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

« La Révolutionnaire » opus 10

Frédéric Chopin

Interprété par Adelaïde Panaget

© CINE NOMINE

UN PEU BEAUCOUP AVEUGLÉMENT



FAIR
PLAY

Orange
Studio

VANAN'S
FILMS

CHACORP
Cinéma

Monkey
Pack

CANAL+



SOPICA
Mañón's

SOFITVCINE

INDÉFILMS

